



HAL
open science

De la haine à l'altérité

Fernando Cuevas

► **To cite this version:**

Fernando Cuevas. De la haine à l'altérité . Management & sciences sociales, 2012, Humanisme - Mutuellisme - Solidarité, 12, pp.59-68. hal-01856598

HAL Id: hal-01856598

<https://hal.science/hal-01856598>

Submitted on 13 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

« De la haine à l'altérité »

Fernando Cuevas

Professeur - ESC Pau

Laboratoire IRMAPE

fernando.cuevas@esc-pau.fr

Cet article a pour but de présenter neuf niveaux de relations avec nos semblables, qui vont de la répulsion à l'attraction :

- a) *La haine - faire du mal à*
- b) *L'égoïsme - profiter de*
- c) *La tolérance - accepter*
- d) *La considération - penser à*
- e) *L'altruisme - aider*
- f) *La compassion - partager les sentiments avec*
- g) *L'empathie - comprendre*
- h) *La sympathie - faire avec*
- i) *L'altérité - construire l'identité réciproquement avec l'autre.*

Mots clés : Relation humaine, haine, altérité, autrui

Introduction

L'autre n'est pas moi et pourtant Rimbaud écrivait « je est un autre ». « Nous sommes le fruit de nos rencontres » confirme Albert Jacquard. L'homme est une identité qui a incorporé le collectif. Il est une liberté et en même temps, il est le produit de la société. Jean-Paul Sartre nous propose une analyse qui concilie les deux approches : « l'important n'est pas de savoir ce qu'on a fait de l'homme, mais de savoir ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui ». L'approche psychologique et l'approche sociologique sont réconciliées.

Selon Nietzsche, si l'homme vivait en solitaire, il aurait pu se passer de conscience de lui-même. Le jeune enfant développe sa conscience lors des échanges avec les autres : parents, famille, voisins, etc., au commencement

des échanges de soumission pour contraindre ses tendances égoïstes primaires, tout au début, puis plus tard vers des échanges d'expression, d'entraide et de construction d'identité réciproque.

Deux mouvements sont observables : la répulsion et l'attraction. L'homme voit l'autre comme un danger ou une aubaine, comme une possibilité de satisfaire ses propres désirs ou de satisfaire ceux de l'autre. Ces mouvements sont à la base de toute relation humaine et par conséquent des comportements concrets des individus. Dans les deux cas, l'homme reconnaît l'existence de l'autre, « il ne peut rester sourd (ou aveugle) à sa parole, à sa détresse peut-être, en tout cas à son existence » (E. Enriquez, 2000, page 70)

L'autre, dans les sociétés humaines, a toujours été perçu comme étant celui qui va être tué, utilisé, toléré, considéré, aidé, compris, avec qui on va sympathiser, l'intégrer voire se sacrifier pour lui. Déjà Freud en 1921 écrivait : « dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'autre intervient régulièrement en tant que modèle, objet, soutien et adversaire » (Freud, 1921).

Dans cet article nous allons explorer les différents **niveaux de la relation humaine** qui vont de la haine (négation de l'autre) jusqu'à l'altérité (reconnaissance de l'autre), en passant par des phases intermédiaires.

La haine

D'après la théorie psychanalytique, nous, les êtres humains, sommes tous structurés par la pulsion de vie mais aussi par la pulsion de mort. Nous aimons construire mais aussi détruire. Freud écrivait : « l'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain.... De l'humilier, de lui imposer des souffrances, de le martyriser et de le tuer » (cité par Eugène Enriquez, 2000, page 71). L'homme peut haïr l'autre de par son expérience chargée de déceptions et d'agressions vécues qui font qu'il éprouve des ressentiments et de la rancœur. Mais aussi, et surtout, de par ses préjugés, de par la croyance sur des intentions hostiles imaginées. Il hait souvent à cause de suspicions. Il est victime de la projection de ses propres sentiments.

La haine est caractérisée par les sentiments suivants : antipathie, hostilité, rivalité, animosité, inimitié, dégoût, mépris, exécration, rancune, qui sont des sentiments d'aversion « contre » quelqu'un, voire contre un objet ou une idée. L'autre est perçu comme odieux quand la haine est éprouvée par quelqu'un. Le vocabulaire de la haine est très étendu car c'est un sentiment très complexe.

La haine pousse souvent à souhaiter un malheur à l'autre, à se réjouir de sa peine ou

pire encore à passer à une action malveillante. Il faut détruire l'autre, l'attaquer, l'humilier, le discréditer, l'annuler, le bloquer, l'empêcher de satisfaire ses désirs. On veut du mal à l'autre. L'acte peut profiter à l'homme qui éprouve de la haine, peu importe s'il est « gratuit », s'il n'obtient aucun bénéfice, pourvu qu'il fasse du mal à l'autre.

Les expériences de Stanley Milgram nous démontrent qu'une personne peut faire du mal même si elle ne ressent pas de la haine. Ce qui nous intéresse est sa conclusion : si elle ne voit pas sa victime, elle ira encore plus loin dans le châtement.

Mais cet homme, le bourreau, ne sort pas indemne. Selon Spinoza, il va éprouver de la tristesse (cité par André Comte-Sponville, 2001, page 268).

L'égoïsme

Un égoïste ignore ou utilise l'autre. A la différence de la haine, l'égoïsme ne pousse pas à la destruction de l'autre ou à lui faire du mal. L'égoïste évalue tout ce qui l'entoure en fonction de ses propres intérêts. Il subordonne toute relation à ses propres intérêts même au détriment d'autrui. Sa finalité n'est pas d'attaquer l'autre, mais il n'hésitera pas à lui faire du mal si son intérêt est menacé. Il se dit qu'il n'a aucune obligation de se soucier de l'autre. Pour André Comte-Sponville « ce n'est pas l'amour de soi ; c'est l'incapacité à aimer quelqu'un d'autre ou à l'aimer autrement que pour son bien à soi » (2001, page 198).

Selon l'expression d'Eugène Enriquez (2000, page 74), l'autre est transformé en « objet jetable », lorsqu'il n'est plus intéressant pour l'égoïste.

Cet amour de soi est jusqu'à un certain point limite légitime. Le pire serait de ne pas s'aimer. Une activité humaine qui envahit notre société est, par exemple, le sport, et surtout le sport spectacle, qui exacerbe

l'égoïsme. L'important est de vaincre l'autre sans faire cas de son sentiment. La compétition économique se développe dans nos entreprises. On observe une lutte de places (Vincent de Gaulejac, 2007). Albert Jacquard répète inlassablement « quand il y a des gagnants, il y a des perdants » et aussi « vive le sport, à bas le score ». L'égoïsme est finalement un vice, une vanité destructurante de la société. Mais comme l'explique André Comte-Sponville l'égoïsme « est aussi une tendance constitutive de la nature humaine. On ne la surmonte que par effort ou par amour, par vertu ou grâce » (2001, page 198).

Il faudra distinguer l'égoïsme d'autres termes similaires. Dans le narcissisme, c'est le moi qui est pris pour objet d'amour, mais il n'empêche pas d'aimer les autres. L'individualisme est une démarche d'action qui peut aboutir au bien social.

L'égoïste paye souvent cher son attitude. C'est un facteur important de désocialisation, et l'égoïste ne pourra pas se plaindre de ce qu'autrui ne prenne pas en compte ses désirs ou ses intérêts puisqu'il ignore par principe les intérêts d'autrui.

Les hommes naissent égoïstes. C'est tout le travail de l'éducation des parents et des enseignants d'apprendre à l'enfant à partager et à se soucier de l'autre. « Cette attitude, normale chez l'enfant de quatre à six ans, qui se différencie mal du monde extérieur, se retrouve chez le débile et chez certains individus névrosés ou arriérés affectifs » (Norbert Sillamy, 1980, page 108). On surmonte l'égoïsme par la connaissance ou par amour, et en tout cas, en réalisant un grand effort. Un bon développement psycho-affectif permettra d'accepter que les autres sont aussi des êtres de désir.

La tolérance

Le monde est formé par la diversité. L'autre est différent par toutes ses caractéristiques :

âge, sexe, culture, race, religion, origine socio-économique, diplôme, handicap, idéologie, approches techniques, etc. (Cuevas et Gimenez, 2009). Eugène Enriquez nous explique que « même chez les moins xénophobes, chez les antiracistes, peut-on percevoir certains éléments -parfois forts ténus- de rejet de l'autre. L'homme, et les groupes, totalement ouverts n'existent pas » (2000, page 78). L'homme a toujours peur que l'autre prenne sa place, diminue ses droits, être obligé de partager avec lui la reconnaissance du groupe si difficile à acquérir. La tolérance consiste à surmonter ces peurs et accepter l'existence de l'autre sans vouloir évidemment le détruire, mais sans vouloir forcément échanger. La tolérance c'est l'acceptation de l'autre sans chercher à développer une relation avec lui. Elle a une connotation de condescendance, d'indulgence voire d'indifférence. Il s'agit d'une forme passive du respect de l'autre de façon désintéressée. Cette attitude consiste à permettre à autrui de penser et agir de façon différente de celle qu'on adopte soi-même, sans que cela entraîne un renoncement à ses propres convictions. La tolérance peut aussi concerner les niveaux de performance : « on tolère des collègues médiocres » (un cadre).

Si l'individu supporte qu'autrui différent de lui existe, est-ce parce qu'il souhaite son existence ou parce qu'il ne peut pas l'empêcher ? Le fait-il à contrecœur ? Peut-il interdire l'existence de l'autre ou se voit-il obligé de le tolérer ? Le fait-il par obligation légale ou morale ? Dans tous les cas permettre l'action ou la pensée de l'autre « toléré » ne vaut pas approbation. La tolérance est perçue comme une vertu suprême des temps modernes.

Une conception « pluraliste » du monde est réaliste. Les personnes et les idées sont diverses à l'infini. Personne ne peut embrasser l'universalité. Toute vision est fragmentaire et peut être enrichie par l'autre. La tolérance serait à la fin un acte d'humilité. Mais accepter toute autre vision ne risque-t-il pas de tomber sur « l'illusion nihiliste » ? La relativité n'a-t-elle pas de limites ?

Alain Touraine explique que la démocratie est le respect des minorités (1994). Dans toute démocratie on a le droit de penser et aussi le devoir de tolérance. Les autres doivent-ils s'intégrer et garder leur façon d'être ou s'assimiler et vivre comme la société qui les accueille ? Souvent le groupe d'accueil « tolère » l'autre s'il ne parle pas, s'il reste invisible, s'il accepte des tâches viles, etc. voire s'il accepte d'être l'objet de projection, ou bouc émissaire.

Michel Liégeois présente une analyse du déséquilibre inhérent à toute relation de tolérance : « La tolérance est le respect d'autrui : or tout respect suppose une égalité de droit alors que la tolérance sous-entend la supériorité, et donc l'inégalité, de celui qui veut bien consentir à supporter ; ainsi tolérer des immigrés, c'est être en position d'autorité et de pouvoir, s'arroger la possibilité de ne pas tolérer » (2003). La tolérance implique une ambiguïté dérangeante. Le Dictionnaire Larousse décrit la tolérance d'une façon négative : « c'est supporter avec plus ou moins de patience quelque chose de désagréable, endurer » et « écart acceptable sur certaines grandeurs (dimensions, masse, fréquence, etc.) relatives à des fabrications mécaniques, à des composants électroniques » (2011). Pour Albert Jacquard « la tolérance est une attitude très ambiguë Tolérer c'est se croire en position de domination, de jugement ; c'est s'estimer bien bon d'accepter l'autre malgré ses erreurs » (1997, page 17).

La tolérance est meilleure que l'égoïsme. Elle n'est pas un idéal, c'est un minimum dans la relation humaine.

La considération

La tolérance accepte mais ne rapproche pas. Il s'agit d'un « mécanisme extérieur d'ajustement » (terme utilisé par Luc Foisneau, 2007). La considération est la prise en compte de l'autre et de son intérêt à lui.

C'est le début d'accord d'importance de son être. L'individu pense à l'autre de façon désintéressée. Il fait attention, il a des égards, voire de l'estime pour autrui. Il a un respect pour l'autre. Celui-ci porte essentiellement sur sa dignité. La considération reconnaît que l'autre ne veut ni souffrir, ni être humilié et demande une reconnaissance de sa personne. Il s'agit d'une attitude basée sur l'idée que la personne humaine doit être traitée en égalité de dignité sans faire référence à son statut social.

La considération est assimilée à la bienveillance, à savoir l'expression de bonnes intentions à l'égard d'autrui. On rentre avec la considération dans le terrain des nobles sentiments. Elle diffère de la pitié car celle-ci s'intéresse au malheur de l'autre sans lui accorder la dignité à laquelle il a droit. Bien que la considération reconnaisse la dignité de l'autre, elle ne reconnaît pas l'égalité des dignités entre les hommes comme le fait l'altérité.

Les courriers finissent souvent par la phrase « veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haute considération ». Il s'agit d'une manifestation de déférence. La limite de la considération est qu'elle reste au niveau de la pensée et non de l'action.

La considération ouvre les portes à la générosité, à la clémence et à l'humanité, bref à l'altruisme.

L'altruisme

Terme utilisé par Auguste Comte, en opposition à égoïsme (Lalande, 1968). A la différence de la considération l'altruisme pousse vers l'action, vers l'aide à l'autre. Il est assimilé à la bienfaisance, à savoir faire du bien à l'autre, à se montrer généreux. Est-il possible que l'homme donne sans attendre en échange (même inconsciemment) ?

Des psychanalystes interprètent l'altruisme et les autres attitudes de générosité des

personnes comme une projection de leurs angoisses de mort. En portant secours à ses semblables ne les soulagent-elles pas? Ou s'agit-il d'un reflex humain de conservation de l'espèce ? Peut-on parler d'altruisme désintéressé, sans calcul quelconque, et d'altruisme intéressé ? L'intérêt est-il conscient ou inconscient ?

L'altruisme, à la différence de l'altérité, est basé sur un amour abstrait de l'humanité en général, sur un amour de nos semblables. L'individu qui fait preuve d'altérité s'intéresse à un autrui singulier, avec qui il va rentrer en interaction. L'altruisme est différent de la charité car cette dernière ne reconnaît que très peu la dignité de l'autre.

L'altruisme a l'ambition de l'objectivité. Louis Foisneau (2007) écrit : « cela (en se référant aux émotions) ne signifie pas bien évidemment que l'on devrait objectiver les situations de détresse, et interdire l'expression de la pitié, mais que le fondement moral de notre action ne réside pas dans l'intensité de nos sentiments à l'égard des autres, mais dans l'objectivité des raisons que nous avons de leur venir en aide ». Anne Isabelle Roussel (2004) va jusqu'à soutenir que l'égoïsme de l'autre, le bénéficiaire de l'altruisme, ne doit pas faire obstacle à l'altruisme : « se hisser à la hauteur de l'exigence éthique requise par l'altruisme semble d'abord nous contraindre à faire fi de l'égoïsme de l'autre. Si nous avons décidé d'être altruiste, par une certaine orientation de notre volonté, ou ce qui relève de notre caractère nous y pousse, l'égoïsme de l'autre peut bien être déplaisant ou décevant, nos dispositions n'en sont pas moins fondées ». Pour Anne Isabelle Roussel l'altruisme doit rester inconditionnel.

L'Abbé Pierre et Sœur Emmanuelle sont des symboles de l'altruisme, ou plutôt de l'altérité. Leur amour pour les autres était inconditionnel. Ce qui n'empêchait pas, comme l'explique André Comte-Sponville (2001, page 34), que « quand ils font du bien aux autres, cela leur fait plaisir à eux-

mêmes ». Peut-on en conclure qu'ils avaient une part d'égoïsme, d'autosatisfaction ? Mais comme l'explique Comte-Sponville : « il s'agit non de vaincre l'égo, mais de l'ouvrir »

Luc Foisneau émet l'hypothèse que « plus l'émotion ressentie face à la misère d'autrui sera grande, plus grand sera l'altruisme de celui qui la ressent » (2007). Cette émotion peut bien évidemment être authentique mais l'émotion peut être aussi stratégique. Une personne peut aider les autres par souci d'acquérir une bonne réputation, ou par l'envie d'appartenir à un groupe social. Dans ce cas nous parlerons d'un acte éthique. En revanche, si l'aide est discrète et authentique nous parlerons alors d'acte moral (Cuevas et Teyssède, 2010, page 207).

Nous avons vu que la considération se situait au niveau de la réflexion, l'altruisme pousse à l'action et que l'altérité implique l'interaction entre les personnes.

La compassion

La compassion est le partage des sentiments, de joie ou de peine, de façon profonde. Compatir signifie s'associer voire fusionner sentimentalement. Elle se différencie de l'altruisme par cet aspect fusionnel. Elle relève plus d'une réaction émotionnelle que d'une réflexion approfondie. La compassion est vécue surtout par des personnes dont le tempérament ou la personnalité sont caractérisés par la sensibilité. Elle est « très proche de la pitié, mais sans l'espèce de condescendance que cette dernière, presque inévitablement, comporte ou suggère. La compassion, dirais-je volontiers, c'est la pitié entre égaux » (André Comte-Sponville, 2001, page 119). L'autre est notre semblable. Nous arrivons à un niveau de la relation humaine où il y a égalité entre les protagonistes. Tocqueville déjà avait indiqué que la compassion formait le socle des sociétés démocratiques (cité par Enriquez, 2000, page 70).

La compassion se différencie de la considération car la personne partage le sentiment et non uniquement observe le sentiment de l'autre. Il compatit « avec » l'autre et non « pour » l'autre. La personne se sent prise de compassion, autrement dit elle est envahie par le sentiment. Elle se différencie aussi de l'altruisme car comme l'indique Luc Foisneau, en s'appuyant sur Rousseau, « un lien étroit s'établit entre le spectacle de la souffrance et le sentiment universel de la compassion. Mais il n'est pas certain que cette émotion soit capable de se transformer en motivation, liée qu'elle est aux conditions du spectacle. Le spectaculaire se suffit à lui-même, se contentant bien souvent de beaux sentiments en guise d'action » (2007).

Si une personne partage le sentiment d'une autre, c'est qu'elle se représente elle-même à la place de l'autre, elle s'identifie à l'autre. La compassion est exactement le contraire de la jalousie qui empêche l'individu de se réjouir du bien d'autrui. La compassion représente l'antichambre de l'empathie, laquelle est plus rationnelle.

L'empathie

La compassion est fusionnelle. L'empathie fuit la fusion. L'homme empathique ne doit jamais confondre proche et fusionnel. Certains définissent l'empathie comme la capacité à se mettre à la place de l'autre. Nous relativisons cette approche. Il est impossible de se mettre à la place de l'autre car chaque personne constitue un univers à elle-même. Pensons à notre entourage : pouvons-nous nous mettre à la place de nos chefs, de nos enfants, du clochard, du président de la république, etc. ? Leur monde est composé d'une infinitude d'éléments, et nous disposons de très peu d'informations pour les comprendre. Carl Rogers qui a été le premier à théoriser le concept d'empathie (1961), la définit ainsi : « essayer de se mettre à la place de l'autre, **tout en sachant qu'on reste à sa propre place** ». Il s'agit

essentiellement de comprendre ce que vit l'autre et de comprendre ses références internes, mais en étant conscients de la difficulté que cela implique. Nous devons rester humbles lorsque nous souhaitons être empathiques, et surtout, ne confondons pas impressions et certitudes.

La compréhension est plus rationnelle qu'affective. Comprendre n'est pas ressentir à la place de l'autre. Pour bien comprendre nous devons exclure tout jugement. Rogers parle même d'une « acceptation inconditionnelle de l'autre ». Mais comprendre ne signifie pas du tout être d'accord. Chacun doit rester à sa place. La compréhension passe par l'écoute « flottante » (psychanalystes) ou « non directive ou bienveillante » (rogeriens). Elle demande une attention centrée sur ce qu'éprouve l'autre. La personne empathique fait un travail « d'ajustement » à la réalité de l'autre.

La grande ambiguïté de cette écoute empathique réside dans la difficulté de trouver la bonne distance, ne pas trop s'impliquer, et néanmoins rester proche. Essayer de se mettre à la place de l'autre génère forcément de l'affectivité fusionnelle (ne faire qu'un) avec l'autre. Cette affectivité ne peut amener que de la confusion. Ne pas s'impliquer rend difficile la compréhension. Mettre de la distance a pour conséquence de se mettre en rupture (se couper) de son interlocuteur. Dans les deux cas la personne ne voit plus son interlocuteur. Les psychanalystes parlent aussi de cette recherche d'équilibre avec leur concept de perlaboration qui prône, dans ce cas, l'équilibre du point de vue de la personne à comprendre en évitant les écueils de l'hyper affectivité et de l'hyper rationalisation.

Rester à sa place, tout en étant proche et chaleureux, nous permettra d'avoir la bonne distance pour comprendre même partiellement. La chaleur humaine n'est autre chose qu'une ouverture affective maîtrisée vers l'autre. Cette « distance chaleureuse » se

paye par une mise en parenthèse de sa propre affectivité et donc par l'exclusion des sentiments fusionnels de rapprochement (amour, sympathie) ou de répulsion (haine, hostilité, etc.).

L'empathie c'est le fait d'être pleinement soi face à quelqu'un à qui on accorde d'être pleinement lui. Plutôt que nous mettre à sa place, nous devons chercher à comprendre, depuis notre place, la vie qu'il vit à la place où il est. La personne qui vit un grand moment d'affectivité, une grande réussite (un prix national par exemple) ou un grand chagrin (la perte d'un enfant, par exemple), si quelqu'un lui dit qu'il la comprend, cette personne risque de le prendre mal car son émotion est la sienne, et seulement quelqu'un qui a vécu une situation similaire pourrait vraiment la comprendre.

La sympathie

La sympathie est très fusionnelle et fondée essentiellement sur l'affectivité. Quelqu'un de sympathique a tendance à attirer les sympathies des autres. La sympathie devient souvent réciproque. En principe, sauf théâtralisation, cet attrait est naturel et chaleureux (à différence de l'empathie où cette attitude est maîtrisée). La sympathie est caractérisée par la bienveillance, par la gentillesse, voire par la politesse. En tout cas elle a comme conséquence de produire un effet agréable. On dit même de quelqu'un : « il inspire de la sympathie ».

L'attrait réciproque qui génère la sympathie trouve souvent comme origine mais aussi comme résultat une convergence des points de vue. Un rapprochement affectif s'effectue en développant des affinités, des goûts ou des jugements communs. Il arrive bien entendu que cet attrait soit préexistant à la relation entre les personnes qui sympathisent. Mais souvent l'apparition de la sympathie prend du temps. Bien que la sympathie soit caractérisée par l'affectivité, les personnes attendent des gestes pour éprouver une sympathie à l'égard de l'autre.

Un homme sympathique a un effet de contagion chez les autres personnes en créant des dispositions affectives analogues. Cette contagion ou mimétisme exerce une influence sur l'état d'esprit des autres personnes. On dira de quelqu'un, qui se fait apprécier par un grand nombre de personnes, qu'il dispose d'un « capital sympathie ». Ce capital est le plus important pour vivre. Qui accepterait de disposer d'un grand capital économique, culturel ou symbolique (selon les travaux de Pierre Bourdieu) s'il ne dispose d'un capital social ou capital sympathie composé d'amis ?

L'expression des sympathies, soit pour des félicitations, pour des condoléances ou pour des signes d'amitié, a une grande valeur pour construire une solidarité sociale. Dans des formules épistolaires nous pouvons trouver des phrases du style : « *croyez à toute ma sympathie et veuillez agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée* », « *nous vous exprimons, monsieur, l'expression de notre vive sympathie* », etc. On parlera alors des marques de sympathie.

Nous observons deux limites à la sympathie. La première est qu'une convergence des points de vue ne va pas nécessairement aboutir à une relation de sympathie. La deuxième, c'est André Comte-Sponville, qui nous met en garde aussi des possibles équivoques : « qui voudrait partager la joie du méchant ou le plaisir du tortionnaire ? Toute souffrance mérite compassion. Toute joie ne mérite pas sympathie » (2001, page 569).

L'altérité.

Si l'empathie met l'accent sur comprendre ce que vit l'autre, l'altérité tend davantage à vivre les choses avec l'autre.

Kant, cité par Huguette Planés (in Jacquard, 2005, page 58), nous dit que « tout homme a le droit de prétendre au respect de ses

semblables et réciproquement il est obligé au respect envers chacun d'entre eux. L'humanité elle-même est une dignité ». Le respect de l'autre passe par la reconnaissance du caractère humain de l'autre. C'est ce qu'on appelle l'altérité. Ce concept, qui existe depuis des décennies, a été développé par le Professeur Eugène Enriquez lors des 30 dernières années (E. Enriquez, 1999). L'altérité est le fait de reconnaître l'autre en tant que sujet qui cherche la satisfaction de ses propres désirs et non en tant qu'objet de satisfaction de mes désirs. C'est reconnaître l'autre dans sa différence et dans sa similarité avec nous. Elle est à la base d'une construction mutuelle. Elle doit être donc réciproque. Si j'entre en relation avec l'autre pour l'aider et ne rien attendre de lui, il s'agit d'altruisme. Si j'entre en relation avec lui pour mon propre bénéfice, il s'agit d'égoïsme. L'important est de partager les pensées et les émotions avec autrui. Ce partage s'opère dans une relation symétrique, mais dans l'essentiel : les personnes qui échangent se reconnaissent mutuellement comme des êtres humains indépendamment de toute question de statut.

L'altérité est différente de la tolérance. Cette dernière est une attitude qui accepte l'autre sans vouloir bien évidemment le détruire, mais sans vouloir échanger. La tolérance c'est l'acceptation de l'autre sans chercher à développer une relation avec lui. Elle a une connotation de condescendance. La tolérance est le respect des droits de l'autre et l'altérité est la possibilité de me construire grâce aux autres. La tolérance c'est accepter la différence et l'altérité c'est s'intéresser à la différence. Et c'est précisément la différence de l'autre, sa singularité, qui est intéressante. Euripide disait que « *la terre sèche aime la pluie, et que le ciel plein de pluie aime faire tomber l'eau sur terre* » et Héraclite que « *l'opposé est ce qui est utile* » non « *des contrastes émerge la plus belle harmonie.....tout naît de la discorde* » (cités par Aristote dans son livre *Ethique à Nicomaque*).

L'altérité se caractérise par la générosité mutuelle, qui s'oppose à l'égoïsme, par la gentillesse, qui s'oppose à la violence et par la spontanéité qui s'oppose à la stratégie. Pour Vincent de Gaulejac (in Enriquez, 1999, page 18) l'altérité demande de « remplacer la peur instinctive de l'autre par une curiosité, une attention, une ouverture ». La parole vers l'autre est importante, mais surtout l'écoute. Malheureusement l'écoute fait défaut dans nos sociétés. L'altérité doit être sincère. Elle consiste à se mettre à l'écoute de l'autre en « ne lui cachant pas la diversité des réactions qu'il provoque en nous.... (l'altérité) est une ouverture à ce que nous apporte l'autre, même lorsque cet apport nous paraît inquiétant, voire dangereux....toute rencontre comporte un risque » (Jacquard, 2005, page 89). L'important c'est la rencontre. Ce point de vue s'oppose à la phrase de Sartre « l'enfer, c'est les autres ». Pour nous « l'enfer, c'est d'être exclu par les autres...les autres ne sont pas notre enfer parce qu'ils sont autres ; ils créent notre enfer lorsqu'ils n'acceptent pas d'entrer en relation avec nous » (Jacquard, 1997, page 15). Même lors d'échanges conflictuels l'autre nous construit. L'ouverture à l'autre, en dépit de ses risques et déconvenues, est une nécessité vitale pour l'être humain. L'altérité est davantage un plaisir qu'une obligation. L'individu se forme et se développe par le collectif.

Conclusion

Les autres sont nos semblables, c'est-à-dire, des êtres humains comme nous. Ils vont diverger ou converger avec nous. On va s'attaquer, s'aider et se reconnaître. Il va falloir nous défendre, penser à eux ou interagir. Ils peuvent nous aider à nous construire et aussi nous briser. En tout cas ils sont là.

Nous avons intérêt à ce qu'eux et nous-mêmes nous éloignons de la haine et de l'égoïsme et avançons vers l'altruisme et la compassion. Dans l'idéal, il va falloir parvenir

jusqu'à la sympathie et l'altérité. Comment ? En réfléchissant sur la nature de chaque niveau de la relation humaine, que nous avons présentée dans cet article, et en allant à la rencontre de l'autre. Sans interaction point d'altérité. Il faudra aller doucement, étape par étape, niveau après niveau. Il faut convaincre l'égoïste, en lui expliquant qu'il est de son intérêt de progresser sur l'échelle. Il faut aussi rassurer celui qui souhaite pratiquer l'altérité en lui expliquant que la probabilité de gain est plus forte que celle de perte, du fait d'un abus de l'autre.

L'homme évolue en société et vit en grande majorité dans des organisations. Les situations dans lesquelles il se trouve vont le pousser à adopter une certaine forme (niveau) de la relation humaine. L'égoïsme pourrait être une réponse adéquate pour un sportif et l'empathie pour un psychologue. Il s'agit de trouver un compromis entre sa fonction sociale et sa propre personnalité.

Comme nous l'avons vu lors de la description des différentes attitudes, elles ne sont pas si claires : un égoïste peut difficilement le rester longtemps sans éprouver de la honte ou avoir peur de l'exclusion de la part du groupe ; une personne peut avoir un discours d'altérité et pratiquer l'égoïsme ; ou pratiquer l'altruisme pour avoir un bénéfice indirect, comme par exemple une bonne image.

Nous n'avons pas pu traiter diverses attitudes : dévouement, amour, admiration, antipathie, etc. et surtout les extrêmes : le meurtre et le sacrifice. Le premier aurait pu être placé avant la haine. Le sacrifice après l'altérité. Ce qui nous a particulièrement troublé : les deux extrêmes se rejoignent par un élément commun, la mort.

Références bibliographiques

Comte-Sponville, A. (2001). *Dictionnaire philosophique*, Paris : PUF.

Cuevas, F. & Gimenez, A. (2009). *Comment réussir la politique de diversité dans l'entreprise ?*, Cahier d'Entreprise, n° 3, Groupe ESC Pau.

Cuevas, F. et Teyssedre, Ch. (2010) *Ethique et morale : pratiques individuelles et collectives in Jean-Marie Peretti, Ethique et responsabilité sociale*, Paris : EMS.

Enriquez, E. (2000). *L'autre, semblable ou ennemi*, Revue L'Homme et la Société, n° 138.

Enriquez, E. (1999). *Le goût de l'altérité*, Paris : Desclée de Brouwer Editeur.

Foisneau, L. (2007). *Un altruisme sans pitié, ou l'éthique de la réciprocité selon Thomas Nagel*, MagPhilo, site internet.

Freud, S. (1981) *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris : Payot (1921).

Gaulejac de, V. (2007) *La lutte des places*, Paris : Desclée de Brouwer Editeur.

Jacquard, A (1997). *Petite philosophie à l'usage des non philosophes*, Paris : Calmann - Lévy.

Jacquard, A. (2005). *Nouvelle petite philosophie*, Paris : Stock.

Lalande, A. (1968). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : PUF.

Larousse (2011) *Dictionnaire*.

Liegeois, M. (2012) *La tolérance*, Philoplus, site internet.

Rogers, C. (1961). *Le développement de la personne*, Paris : Dunod.

Roussel, A-I. (2007) *Etre altruiste, est-ce capituler devant l'égoïsme de l'autre ?*, MagPhilo, site internet.

Sillamy, N. (1980). *Dictionnaire de Psychologie*, Paris : Larousse.

Touraine, A. (1994). *Qu'est-ce que la démocratie ?*, Paris : Fayard.

Fernando CUEVAS

Docteur en Psychosociologie des Organisations - Université de Paris IX Dauphine.

DESS Gestion d'Entreprises - IAE Paris.

Expérience de 8 ans comme employé et cadre (industrie, banque et administration publique). Expérience de 15 ans comme consultant : EDF-GDF, Caisses d'Épargne, Hôpital Henri Mondor, CAMIF, Ministère du Commerce et de l'Artisanat, Crédit Agricole, CPAM, Groupe OMNIUM (Textile), POLYNOME (comptabilité), Clinique des Landes, SONY, TOTAL, etc.

Expérience de 24 ans comme professeur : ESSEC, HEC, ESC-Pau.

Conférences : une vingtaine en France et à l'étranger (Espagne, Maroc, Mexique, etc.).

Publications : 7 chapitres de livres collectifs, 8 articles dans des revues spécialisées en management, une soixantaine de communications dans des congrès dont une vingtaine à l'étranger (Maroc, Tunisie, Canada, Pérou, Espagne, Belgique, Suisse, Russie, etc., etc.).

Membre de quatre comités scientifiques : ADERSE (Association pour le Développement de la Responsabilité Sociétale de l'Entreprise), RESADDERSE, IAS (Institut International de l'Audit Social) et Université de la Diversité.